I

Seigneur, accorde-moi de mourir dans la résignation et la simplicité. La mort n'est rien. Plus d'une fois, je l'ai vue, nue, qui riait sur les terres rouges où fumait le sang des hommes. Plus d'une fois, cœur à cœur, dents à dents, je l'ai tenue serrée sur ma peine. J'ai respiré le vent de sa crinière. Alors, ai-je tremblé ?

Mais mourir dans son lit, c'est difficile. Il faut du temps. Il faut du temps et du temps. Donne-moi la force, la patience. Fais que je ne démerite pas de ceux qui m'ont précédé, du père et de la mère qui m'ont conçu de leurs moelles, pétri de leurs larmes, nourri de leur sang et poussé jusqu'à hauteur d'homme.

Je sais le mal dont je mourrai. Ce cœur a trop battu. Quand tu le toucheras de ton doigt, ténèbres, ténèbres.

Il ne s'agit que d'un homme. Il ne s'agit que de la misère d'un homme. Que ta main s'étende sur cet homme. Il est seul. Mais, jusqu'à sa dernière heure et sa dernière fièvre, quand il suera sa dernière eau, puisse-t-il entendre encore cette voix qui s'éleva de sa route, à chaque tournant, à chaque sommet, à chaque âge, à chaque amour, cette voix qui fait regarder le ciel et penser à la liberté, une voix, une voix, quelque chose comme la flûte du pâtre ou le chant du pirate.

II

La guerre. C'est l'alpha et l'oméga. C'est toute ma vie. C'est ma vraie jeunesse, faucon de bataille au poing. À présent, j'ai ces pigeons gris, ces pigeons morts entre mes mains.

Ma jeunesse, j'irai la chercher au cœur du temps, où il fait nuit, froid et silence. Je l'arracherai à cette nuit, à ce froid, à ce silence. Je l'emporterai. Je l'offrirai toute nue au grand jour du ciel et des astres. Tous les rayons, tous les rêves épars se laisseront prendre au piège de son ventre blanc. Je la serrerais aux flancs, des deux poings que voilà, impatient de ses rires, de ses cris et de ses secrètes odeurs.

J'ai aimé la guerre. J'ai cinquante ans, moi, Ter Korsakoff. Mon nom est un nom d'ataman. Sonne-t-il, on songe à des escadrons massés. Mais le temps n'est plus où l'on s'affronte, où l'on cherche et provoque son image, comme dans un creux d'eau, quand l'homme et la monture font halte pour souffler et pour boire. Il faut se résigner à mourir.

La guerre, je l'ai aimée dans ses pompes et ses œuvres, sa pourpre et son tonnerre, ses ors et ses brumes. Il en est, parmi vous, dont l'enfance interminablement se prolonge avec ses échos de cloche pure. Moi, je ne veux pas me rappeler mon enfance. Elle repose là-bas, quelque part en Russie, entre mon père et ma mère, sous l'innocence des neiges, sans croix ni pierre. Ci-gît un enfant capricieux, ardent et tremblant comme une flamme. Mais je veux me rappeler mes premiers combats, le sort de mes premières armes et ces hommes injustes, ingrats et téméraires, pour qui j'ai combattu. Je conterai ce que fut ma vraie jeunesse. Après tout, le conterai-je ? Il n'est plus temps. Il n'est plus temps.

La guerre ? Noces avec le vent et la terre, commerce avec les riantes cadavres et les sombres vivants, longues patrouilles, charges au sabre nu, batailles, tumulte rouge, nuits nonchalantes autour d'un feu de camp, nuits où nous chantions aux étoiles en cuvant nos ivresses, pendant que se préparaient les sacrifices et se tramaient les trahisons.

En vérité, notre guerre ne fut pas votre guerre. J'ai vu vos héros. Je les

ai vus et approchés. Une grosse hébétude bourrue, c'est tout ce qu'ils ont rapporté de l'aventure. Et des croix, des rubans. Ça leur dégouline jusqu'à la braguette. J'ai servi sous Wrangel. Nous, nous nous faisons tuer pour rien.

La nuit est dehors, à la porte, aux volets. J'entends son souffle, le glissement de ses mains sur les murs, son piétinement innombrable. Que l'hiver est lent, longues les heures ! Un certain bien-être, la clarté ronde d'une lampe, la solitude entre quatre cloisons grises, voilà qui fait équilibre à tout le poids de la nuit. Mais le rire lointain d'une femme rompt tout à coup cet équilibre et me voici par terre. C'est quelque chose de mourir, et seul, et impuissant, et riche seulement d'orgueil. Non, je ne vous dirai rien de ma jeunesse. Elle est là, à côté de moi. Le temps qu'il faudra pour écrire ma peine, elle y demeurera, sa joue à ma joue, son genou à mon genou, et, quand je serai prêt à mesurer ma déchéance, elle videra mon encrier et cassera ma plume.

Je me vois encore dans le train sanitaire, au moment de toucher à Vladivostok. Ils m'avaient ramassé, tout roide et tout noir de typhus, sur un tas de morts. Les rouges nous talonnaient depuis un mois. Je ne me rappelais plus rien. Je délirais. Le délire ! C'est là qu'on se bat bien. Des combats et quels combats ! Sang et sang. Des trophées au bout de chaque bras et la victoire au cœur, à ras bord. Puis le profond sommeil, plein de nuées et de grondements. Et encore des combats.

J'ouvris les yeux avant de toucher à Vladivostok, vous dis-je. Je regardai. Le médecin me regardait. Il avait une peau de chèvre qui descendait jusqu'à ses éperons, de grosses bottes sales, une casquette de colonel et une barbe rousse. Il fronçait les sourcils et jurait au fond de sa gorge. Il y avait aussi un infirmier mongol et une femme, une infirmière à la poitrine ronde et aux cheveux de lin. « En voilà assez », dit le médecin. Et les autres hochèrent la tête. « Il faut nous défaire de ces bougres. », dit encore le médecin. Et les autres hochèrent encore la tête.

Pêle-mêle sur la paille, des malades, des blessés, des mourants. Ils ronronnaient comme des bêtes, et un grand froid, sec et blanc, leur serrait le cœur. « C'est assez souffrir, mes fils, vociféra le médecin en agitant haut sa casquette. Allons donc, allons donc, voilà qui est assez souffrir. » Il sortit de je ne sais où un sombre revolver, long d'une coudée, et ajouta, en se tournant vers moi : « Je m'appelle Wolfgang von Sturm. »

Avec quelle précision je me rappelle tout cela, le grand froid sec et blanc, les hommes couchés sur le plancher du wagon, la poitrine ronde de

l'infirmière, cette grande cargaison de passions, et, tenez ! le talon de la botte étroite du médecin, un talon bizarrement usé, comme déformé par une longue claudication, tout, même ce talon, même l'odeur de sang caillé, même le ton surprenant du sifflet de la locomotive, même le contact rugueux et humide de la couverture jetée sur moi et où se dessinaient mes mains. Oui, tout cela, je me le rappelle, Dieu ! Et mon œil suivait un drôle de petit reflet bleuâtre sur le canon du revolver de Wolfgang von Sturm.

De quoi s'agissait-il ? De se débarrasser, rapidement et simplement, avant de toucher à Vladivostok, vous dis-je, des plus grands blessés, de ceux qui étaient perdus, perdus à jamais, qui avaient déjà les mains de la mort serrées autour du cœur, et, dans les yeux, les plus beaux, les derniers rêves. Ils étaient nombreux. J'en voyais bien dix, douze et peut-être plus. J'en entendais cent. L'un appelait Mikhaelina Ivanovna d'une grande voix qui emplissait tout le wagon. L'autre disait : « Écoutez. Au sommet du bouleau, un joli bruit de feuilles. » Il arrondissait les lèvres pour siffloter un petit air, mais aucun son ne sortait de sa bouche. Il regardait néanmoins autour de lui avec satisfaction, à cause de ce joli bruit de feuilles.

Wolfgang von Sturm se tenait droit au milieu de nous, hommes, et sa grosse main demeurait en l'air, armée du revolver. Combien de temps ainsi ? À quoi pensait-il ? À qui ? C'était l'ordre. Comment expliquer la perplexité insolite et glacée de ce médecin, Wolfgang von Sturm ? Le train roulait. Je n'étais qu'une pauvre chair sur une pauvre paille. Mon œil suivait ce reflet bleuâtre et je me remis péniblement à penser.

Le revolver tonna comme un canon. Il était long d'une coudée et le wagon fut envahi de fumée. C'était rapide. C'était simple. L'infirmier et l'infirmière se penchaient sur un moribond, l'empoignaient aux aisselles et le traînaient jusqu'à la porte du wagon. Il y avait des gémissements, mais surtout le raclement des bottes sur le plancher. À la porte, Wolfgang von Sturm tapotait gentiment l'épaule de chacun. « Assez souffrir, disait-il, ma pauvre vache... *Arme Kuhe... Arme Kuhe...* Assez souffrir. » Puis le juron du revolver. Le mongol poussait la porte du pied, et le médecin précipitait le corps sur la voie. Il appliquait le canon sur la tempe, et pas un ne se vit mourir. De temps en temps, il s'arrêtait pour respirer un peu, parce que c'était une besogne fatigante, et aussi pour recharger le revolver. Le train roulait. Chaque fois que s'ouvrait la porte, le froid aux mille mains s'agitait à mes côtés. Wolfgang von Sturm eut bientôt du sang sur lui, et de la cervelle. Il grognait en détachant de sa peau de chèvre, par pichenettes, les débris de cervelle. Brusquement, il s'emporta contre l'infirmière et

l'infirmier, ces gueux, fils de gueux. Ils lui présentaient un vieillard, noble et beau comme un chêne, dont les cheveux et la barbe avaient l'éclat de la neige fraîche. Un vieillard comme on n'aime guère en voir mourir. Déjà le revolver tendait vers lui sa petite gueule noire, quand Wolfgang von Sturm se mit à pousser des cris et des jurons.

— Ne ferai jamais rien d'eux. Un instant. Bons à rien ! Tas de taupes !

Sa main s'avança, fouilla dans la barbe du vieillard. Un reflet brilla entre ses doigts, une croix, une petite croix d'or, qu'il contempla un instant, avant de l'enfourer sous sa peau de chèvre. Et encore un juron du revolver, par Dieu, encore la porte ouverte sur la désolation du monde, et le roulement du train, ce bruit d'effort sans fin, et le froid obstiné à me lécher le visage et les mains, à me palper dans tous mes muscles et recoins.

Moi, je vivais. C'est bien cela. Nous qui restions, nous vivions, sans joie comme sans tristesse, sans y attacher trop de prix, parce que, lorsqu'on a plongé profond des jours et des jours et qu'on émerge enfin à la surface des hommes, on a peine à reconstruire le monde dans ses trois dimensions et l'on se demande si ce n'est pas meilleur de l'autre côté, en somme. Évidemment, on sent battre son cœur. C'est même la première sensation et le premier émoi. Puis on a soif et l'esprit est saisi par des riens, des choses fugitives et misérables, le rictus d'un mongol, un talon de botte. Plus tard, bien plus tard, on médite et soupire. L'homme malade, qui médite avec des plis au front et des soupirs qui font craquer son corps comme un vieux meuble, c'est qu'il reprend définitivement goût au jour et que fond sur ses lèvres une odeur de grand large et de grand vent.

Wolfgang von Sturm abattait de l'ouvrage, diantre ! Comme un bûcheron. Nous regardions. Nous vivions. Nous n'en étions pas encore à savourer l'odeur du grand large et du grand vent. À la fin, il revint à moi, et la petite gueule brillante du revolver s'appuya sur mon cœur.

— Hé là ! lui dis-je, je vis.

À ces mots, il éclata d'un rire énorme, et une grande houle rousse courut dans sa barbe.

— Qu'est-ce que tu en sais ? me demanda-t-il.

Puis il alla chercher dans une caisse, au bout du wagon, un paquet bien plié, qu'il me lança en criant : « Voilà tes pouilleries. » C'était ma fortune et mes souvenirs, tout ce qui sert à ébaucher de nouveaux rêves quand on revient d'ahan à la vie, mon portefeuille et la photographie de mes parents.

Aujourd'hui, je plains cet homme. Je plains Wolfgang von Sturm, parce que sa souffrance n'était pas de celles qu'éteint l'alcool. Il se mit à boire, et

le train roulait. Il regardait tous ces corps, étendus à ses pieds, et il buvait. Le grand froid blanc devint le grand froid gris, car le wagon entra dans la nuit. L'infirmier alluma une lanterne, et il n'y eut que cela de bon entre nous tous, cette lueur chaude qui se balançait au plafond et sur quoi se fixaient tous les yeux. L'infirmière ne disait rien. Les mains croisées sur le ventre, elle se tenait appuyée à l'épaule de Wolfgang von Sturm, comme à un chambranle. Il écarta le fichu et dégrafa la robe, et, tant sa peine était vaste et profonde, il lui mit les seins à nu. Il mit à nu cette chair triste, humble, résignée, qui tenait lieu de rêve. Il y posa son front. Je vis une larme couler sur sa joue et se perdre dans sa barbe. Une larme d'homme ! Un prix inouï !

Alors, je sentis sur mes lèvres la saveur du grand large et du grand vent, et j'entendis, non loin, un gros soupir. Celui-là, qui venait de soupirer à pleins poumons et qui méditait à plein cerveau à côté de moi, c'était mon ami, c'était Soltan Attrache, ainsi nommé par la suite pour la part qu'il prit à une autre guerre, où nous fûmes, lui et moi, et où nous recherchâmes une raison de plus de croire orgueilleusement en nous. Sachez cela. Sachez cela. Nous aimions la guerre, Soltan Attrache, moi, et tous ceux qui vécurent ces jours. Soltan Attrache ! Il vaut mieux taire son vrai nom.